

Dans le miroir du temps

Boris Schreiber manipule l'autofiction : *La Douceur du sang*

En matière d'autofiction, comme dans bien d'autres domaines, les écrivains les plus excitants ne sont-ils pas ceux qui s'en jouent, qui détournent les lois (non écrites ?) du genre pour mieux nous rouler dans la farine de leur imaginaire ? Boris Schreiber, en tout cas, excelle à piper les dés, et son dernier roman est digne des précédents. Le personnage principal est écrivain et s'appelle Boris Schreiber. Ce n'est pas une surprise.

La force du livre vient de l'immense colère qui s'en dégage, dirigée contre une aiguille qui tourne sans cesse et qui se dédouble pour marquer les traits du narrateur : « Tu n'es qu'une salope. Même loin de moi, posée avec tes consœurs sur mon bureau, ton aiguille m'incise comme si elle logeait sous ma peau. » Le passage du temps laisse des cicatrices irréversibles, de petits plissements qui deviennent de grandes failles et la ruine du visage en est l'insupportable témoin. L'aiguille est celle d'une montre, bien entendu, insensible aux injures que lui adresse Boris, tout désemparé de ne pouvoir rien faire contre elle. Même quand la montre s'arrête, c'est un faux-semblant qui n'empêche pas le temps de passer...

Face à l'inéluctable, Boris ne sait plus de quel côté se tourner. Il rencontre une femme, sur une plage, mais de placer la main entre ses cuisses se révèle d'une efficacité réduite. En revanche, cette femme, Sylvia, comprend sa douleur et le dirige vers des dieux mayas aux mystérieux pouvoirs, chez la comtesse d'Almagro. L'écrivain s'accroche à un espoir ténu. Un écrivain qui par ailleurs n'écrit plus guère, stérilité qui n'améliore pas son humeur.

En outre, un autre écrivain séjourne chez la comtesse : Arnold, son vieil ami dont il ne sait s'il éprouve encore la moindre amitié pour lui et qui est peut-être plutôt son vieil ennemi. Également d'origine russe, Arnold est à la fois un mondain et un travailleur. Il produit et il a du succès, il a tout pour mépriser Boris et enfoncer celui-ci dans son marasme – en partie cultivé.

Plus tard après le retour à Paris, une courte méditation en forme de question semble prouver que tout n'est pas perdu. Arnold est mort, l'aiguille tourne toujours. Et l'écriture semble être restituée à Boris, mais dans une forme bien impuissante à dire ce qu'il faudrait : « Je l'exprimerai dans un court roman océanique, rongé par le sel de mon inécriture. Un court roman, sciemment raté... Ma vie. »

L'autodépréciation est à la hauteur des doutes du personnage – et peut-être aussi du vrai Boris Schreiber, écrivain écorché qui gratte ses cicatrices pour ne pas oublier les blessures mal cachées. Obsédé par la mort qui guette, *La Douceur du sang* serait, selon sa propre définition, un roman suicidaire. Voire ! Devant le miroir du temps, l'auteur pratique un suicide de théâtre destiné autant à rappeler la fragilité humaine qu'à montrer comment il est possible de rebondir sur elle pour nous entraîner dans de nouvelles aventures.

Le livre se donne pour être celui des années passées et impossibles à rattraper. Un livre de la vieillesse, pour tout dire. Mais une vieillesse mesurée avec tant d'allant qu'elle offre une nouvelle jeunesse et que la lutte contre l'aiguille se transforme en enthousiasmant hymne à la vie.

Boris Schreiber n'a pas encore touché le fond, il en est même loin et ses ressources pourraient bien encore nous surprendre.

Boris Schreiber, *La Douceur du sang*, Le Cherche-Midi, 202 pp., 15 euros.